Claire Mauss-Copeaux, *Hadjira La ferme Ameziane et au-delà*, [S.l.] : Claire Mauss-Copeaux et "Les chemins du présent", 2017, 131 p.

Gilbert Meynier

Hadjira faisait partie d'une famille de la *khāṣa* -la haute société citadine. Le lecteur ressent combien les massacres de Guelma du 8 mai 1945 marquèrent lourdement sa petite enfance, apparemment plus que ceux d'août 1955. Ses souvenirs indiquent que, dans son milieu, les relations entre enfants algériens et européens étaient plutôt bonnes, mais ils vivaient sous la chape du racisme des parents de ceux-ci. Et elle a gardé en mémoire une maîtresse d'école maternelle qui lui trifouilla les cheveux avec une règle pour chasser les poux de sa tête[1].

Après la sanglante bataille d'Alger de 1957 où les « paras », alias les « bonnets rouges », ont joué un rôle premier sous les ordres de Massu -à qui le dénommé socialiste Guy Mollet avait donné les pleins pouvoirs-, c'est au printemps 1958 que lesdits paras prennent Constantine en mains. Alors que les Européens manifestent aux cris de « A mort les fellaghas ! », que, dans les rues de la cité des beys la violence répressive est à son comble, les suites politiques du 13 mai ne la font pas reculer, même si elle est plutôt moins exhibée.

A l'été 1958, la ferme Ameziane, située tout près de Constantine, fut confisquée à son propriétaire par les paras du 27e bataillon d'infanterie qui en firent un CRA[2]. Cette vaste ferme fut dès lors l'équivalent constantinois de la villa Susini, villa néo-mauresque d'Alger qui fut le premier gros centre de torture[3]. On a peine aujourd'hui à imaginer, outre les tortures ordinaires à la « gégène », les horreurs qui, ici et là, y furent commises sur les détenus par les bonnets rouges -il était pour eux de monnaie courante de les tabasser, de les injurier, de pisser dans leurs gamelles, de rançonner leurs proches, de les tuer pour prétendues tentatives d'évasion, de les larguer vivants au fond de puits et de les y laisser s'éteindre.

Entre autres atrocités, c'est à la ferme Ameziane qu'une jeune infirmière, Meriem Saadane, succombe sous la torture. Sa sœur Fadila s'engage alors dans le *niẓām*[4] du FLN, et, début 1958, son amie Hadjira la rejoint. Cette dernière convainc sa mère, au départ réticente, d'héberger des *fidā'iyyn* dans leur maison du quartier Saint Jean ; puis, militante de terrain sans grade, elle transmet des messages, livre des informations, noue des contacts, transporte des armes...

Au printemps 1959 -elle avait alors 21 ans-, elle est embarquée par les paras vers la ferme Ameziane où, reléguée dans une écurie-geôle, elle croupit plusieurs mois dans la maltraitance structurée par les agents de terrain du système colonial, pour elle des « monstres », des « bêtes immondes ». Hadjira découvrit « l'enfer » de la ferme Ameziane ; mais, à cette francophone de bon niveau, fut conseillé de revenir à une vie civile déconnectée du FLN/ALN, et fut proposée, en récompense de ses aveux, une bourse pour poursuivre ses études au lycée de Nantes qui lui permettrait d'accéder à une profession digne de sa position

---

[1] Alors que, parce qu'elle parlait français, avait été demandée son admission dans une classe française, la jeune indigène avait été mise dans une classe arabe -son père protesta et parvint à lui obtenir une classe française... Elle poursuivit ses études au collège de jeunes filles, mais sans pousser jusqu'au bac ; elle se contenta de trouver un emploi à la poste de Constantine.

[2] Centre de Renseignement et d'Action. Sur la ferme Ameziane, cf. notamment le livre du regretté Jean-Luc Einaudi, *La ferme Améziane: enquête sur un centre de torture pendant la guerre d'Algérie*, Paris : l'Harmattan, 1991, 117 p.

[3] Cf. notamment Henri Pouillot, *La villa Susini: tortures en Algérie, un appelé parle, juin 1961-mars 1962*, Paris : Éd. Tirésias, 2001, 151 p. ; rééd., ibid., 2010.

[4] L'organisation clandestines du FLN qui structure les Algériens -dénommé par les autorités françaises l'OPA (Organisation politico-administrative).

socio-culturelle, bien au-delà de son job aux PTT. Elle refusa de répondre, et elle fut torturée en continu pour lui faire avouer son implication dans le FLN, donner tous les renseignements attendus sur les armes, sur ses chefs, sur ses contacts... Mais elle a gardé en mémoire un jeune appelé français beau garçon qui leur offrit de les aider, elles et ses dix voisines d'écurie ; il leur donna en catimini, pour les sustenter, des baguettes de pain, il procura à Hadjira une paire de ciseaux pour couper ses cheveux, cette fois gorgés de poux...

Après environ quatre mois, elle est conduite au CRA de Hamma-Plaisance, aujourd'hui Hamma-Bouziane[5] ; ce n'était pas un centre de torture, il était assez propre, on y mangeait plutôt normalement, on pouvait même recevoir quelques visites, mais on devait subir en continu le poids de films de propagande sur la « pacification ». Elle y resta huit mois, mais elle fut, pour « complément d'informations », ramenée dans l'enfer Ameziane où elle resta encore quelques semaines. Huit jours durant, elle fut torturée en permanence :

> « *Je me trouvais [...] dans une grande pièce où tous les instruments de torture m'entouraient. [...] Aucun répit tous les jours de la semaine, soit le matin, soit l'après-midi, je suis passé par ces instruments de torture. Déshabillée avec une force brutale et des mots grossiers, on me plongeait à nouveau la tête dans une baignoire remplie d'eau et d'excréments. Lorsque j'essayais de la relever pour respirer, on me la plongeait à nouveau. Pendue par les pieds comme la première fois, pieds et poignets liés, je n'avais pu garder sur moi que mon slip. Des électrodes accrochées au bout de mes seins mouillés... Le courant passait de plus en plus fort. Je sentais mon corps tressauter, bondir. J'éclatais. A un certain moment le policier en civil chuchota quelque chose à l'oreille du para. Il arrêta de tourner la manivelle. On m'a alors attachée, écartelée, sur une grande roue fixée au mur qu'ils faisaient tourner de plus en plus vite. Ça pouvait durer une heure, ça pouvait durer plus longtemps encore... Il pouvait y avoir un aller et retour. Pour finir, ils vous enfonçaient dans la niche du chien ou vous jetaient sur votre paille...*[6] ».

Reconduite au CRA de Hamma, Hadjira y resta encore quelques mois quand un militaire, sans explications, lui annonça tout de go qu'elle était « libérable », et de fait elle retourna dans sa famille à Constantine au début de l'été 1960. Elle fut accompagnée par un officier et deux jeunes appelés, dont l'un lui avait dit qu'il condamnait le système Ameziane. Ces deux jeunes revinrent peu après chez elle, y furent reçus par sa maman et invités à prendre un café...

Hadjira a voulu témoigner de manière honnête, et, malgré ses ressentis, elle fut à l'évidence bien plus poussée par un souci de justice que par la haine : elle pensait que les tortureurs auraient mérité d'être jugés -mais par quel tribunal ? Résistante elle fut, et on saisit qu'elle résiste encore durant le post-Ameziane, lequel n'est pas exempt d'horreurs... Et le livre de Claire Mauss-Copeaux (C. M.-C.) est serein, sans offense, sans brutalité, ni de forme ni de fond. Elle a eu l'idée d'entreprendre ses recherches sur Hadjira lorsque, lors du colloque organisé du 20 au 22 juin 2006 à l'ENS de Lyon[7], auquel elle a été invitée, elle a échangé avec une nièce de la *munāḍila* (militante) algérienne. Elle s'y est mise en 2008, elle s'est rendue à Constantine, elle s'est appliquée à lui faire dire les souvenirs de cette phase traumatique de sa vie -non sans peine : Hadjira eut du mal à faire resurgir les moments douloureux de son passé d'engagement pour l'indépendance de l'Algérie ; mais elle y finit par y parvenir : la deuxième moitié du livre de C. M.-C. restitue largement au lecteur les paroles qu'elle lui a confiées.

La première moitié est une synthèse du contexte historique -fondée notamment sur des entretiens et des courriers/courriels reçus de Hadjira, sur le quotidien *La Dépêche de Constantine*, sur des archives privées et celles du SHAD (Service Historique de la Défense)- qui

---

[5] À 10 km. au nord -en contrebas- de Constantine.

[6] p. 110-111

[7] *Pour une histoire critique et citoyenne Le cas de l'histoire franco-algérienne* Cf. les actes en ligne : http://colloque-algerie.ens-lyon.fr/

permet au lecteur de comprendre le parcours de Hadjira ; c'est, on l'a dit, surtout dans la deuxième moitié que C. M.-C. lui donne la parole : *Hadjira La ferme Ameziane et au-delà…* n'est pas qu'un témoignage, c'est un livre d'histoire, fondé sur des témoignages et divers autres documents, et ses sources bibliographiques se réfèrent à des historiens dont plusieurs furent, aussi, des acteurs engagés de l'histoire. Ce livre est illustré de photos noir et blanc -de la famille de Hadjira, de la ferme Ameziane, de Constantine surplombant les gorges du Rhumel, de deux prisonniers algériens, nus et affreusement maigres, pataugeant dans un ruisselet, de paras, de rafles…- qui mettent le lecteur dans l'ambiance qu'évoque ce livre bouleversant de C. M.-C.

Pour terminer, on ne passera pas sous silence les massacres et autres horreurs qui furent commises dans l'ALN, entre Algériens[8]. On retiendra notamment le massacre de la *dechra* (village) Tifraten, dans la basse Soummam, le 12-13 avril 1956, moins connu, quoique plus sanglant que celui du 28 mai 1957 de Melouza -il est *in situ* resté en mémoire sous le nom de « la nuit rouge de la Soummam ». Ceci dit, cela n'excuse bien sûr en rien les crimes de l'armée française dont ce livre poignant témoigne en mettant à jour *in vivo* ce que, depuis Bugeaud et Pélissier, furent *in fine* sous Massu et Bigeard, les normes répressives du système colonial.

Hadjira La ferme Ameziane et au-delà… a été publié en auto-édition parce qu'il n'a pas été accepté par les éditeurs auxquels son auteure s'est adressée -même ceux tenus pour anticolonialement corrects ? Serait-ce parce qu'il a été jugé peu diffusable, qu'il révèle les tréfonds d'un tabou encore ressenti comme indévoilable ? Pour acquérir cette œuvre qui mérite vraiment d'être connue par les historiens, par les humains épris d'Algérie, par d'autres avides d'en savoir plus sur cette guerre d'indépendance de 1954-1962, par des lecteurs qui cherchent des livres à lire…, on peut si besoin recourir, à *www.amazon .fr*, ou plus directement, à l'ancienne, le commander à l'auteure[9].

[8] Cf. notamment le livre du regretté docteur Djamel-Eddine Bensalem *Voyez nos armes, voyez nos médecins : chronique de la Zone 1, Wilaya III* ; suivi de *l'épopée de Si H'mimi*, Alger : Entreprise nationale du livre, 1985, 283 p., et le témoignage de Mohammed Benyahia, *La conjuration au pouvoir. Récit d'un combattant*, Paris : Arcantère, 1988, 133 p., & Alger : ENAL, 1993, 223 p.

[9] Pour ce faire, envoyer un chèque de 17€ (15€ -prix du livre- + 2€ -frais de port) à Claire Mauss-Copeaux, chemin Galinards, quartier Devès, 26110 NYONS.